

La littérature au concert OSL, Nicolas Gilbert et Louis Babin

Danielle Shelton

Number 2, 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83822ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

2371-1582 (print)

2371-1590 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Shelton, D. (2016). La littérature au concert : OSL, Nicolas Gilbert et Louis Babin. *Entrevous*, (2), 43–47.



En partenariat avec l'OSL et son compositeur en résidence, Nicolas Gilbert, également romancier, la Société littéraire de Laval a introduit la littérature dans un grand concert à la salle André-Mathieu.

Quelques mois plus tôt, une reporter d'ENTREVOUS avait traqué le littéraire dans cette même salle, afin de voir et entendre l'Orchestre symphonique de Laval interpréter le poème symphonique du compositeur Louis Babin, inspiré par trois œuvres romanesques d'Antoine de Saint-Exupéry.

Entre ces deux concerts, des poètes invités par la Société littéraire avaient offert trois mini-récitals au cours de prestations des chambristes de l'OSL (voir ENTREVOUS 01). Ce partenariat se poursuit la saison prochaine (à lire dans ENTREVOUS 03).



2016.05.17

PROGRAMME MUSICAL

MUSIQUE DU DESTIN

CONCERTO POUR MARIMBA ET VIBRAPHONE

MOMENT DE JOIE EN COUPE TRANSVERSALECOMPOSITEUR **NICOLAS GILBERT**SOLISTE **ANNE-JULIE CARON**

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE LAVAL

SOUS LA DIRECTION D'**ALAIN TRUDEL****PROGRAMME LITTÉRAIRE**AUTEUR **NICOLAS GILBERT**EXTRAITS DES ROMANS **LE RÉCITAL** ET **LE JOUEUR DE TRIANGLE**

PARUS EN 2008 ET 2009 AUX ÉDITIONS LEMÉAC

COLLAGE ET ADAPTATION EN MONOLOGUE **DANIELLE SHELTON**LECTRICE **BÉATRICE PICARD**

J'étais une enfant la première fois où une musique m'a permis de me découvrir. C'était le soir où ma mère m'avait emmenée voir « La Flûte enchantée » de Mozart. J'avais passé les jours suivants à me promener dans la maison déguisée en Papagena, l'amoureuse de l'oiseleur Papageno. Je m'étais confectionné un costume avec des retailles de tissu et une plume qui, par bonheur, trainait dans ma chambre. J'avais tenté, par tous les moyens, de convaincre ma gardienne de se déguiser en Papageno, pour que nous puissions chanter en duo, mais elle n'avait rien voulu entendre.

Je m'ennuyais un peu cet été-là. J'avais hâte au retour de mon amie Justine. Elle voyageait en France, avec ses parents. Chez elle, il y avait un salon en deux parties, ce qu'on appelle un salon double. La première moitié, où se trouvait une grande fenêtre donnant sur le devant de la maison, était meublée avec parcimonie et élégance. Chaque fois que j'y entrais, mon œil était attiré par les très jolis instruments à percussion exotiques accrochés aux murs. Mon préféré était un minuscule xylophone africain dont j'aurais été assez curieuse d'entendre le timbre. Il y avait aussi un tambour militaire du dix-neuvième siècle et un vieux vibraphone qui avait l'air d'avoir été rafistolé. Justine disait que cette moitié de la grande pièce était l'espace de son père, un esthète. La décoration et l'ameublement de la seconde moitié du salon étaient vraiment aux antipodes de ce qu'on retrouvait dans la première. Tout y était lourd et sombre. Il y avait des dizaines de photographies, assez anciennes pour la plupart, et de nombreuses bibliothèques garnies en grande partie de vieux livres joliment reliés. La mère de Justine avait entassé là un héritage. La pièce la plus lumineuse de la maison, la cuisine, s'ouvrait sur une verrière transformée en une véritable

jungle : que des plantes ! dont quelques-unes rares, très belles. De vieilles baguettes de tambour leur servaient de tuteurs, comme si un percussionniste s'était converti au jardinage d'intérieur ! Et c'était un peu ça... Un escalier menait à une salle immense aux murs et au plafond recouverts de panneaux isolants. Il y avait des instruments rigoureusement partout : gongs, caisses claires, cymbales, xylophone, triangle, marimba... C'était le studio dont tout percussionniste rêvait !

Le métier de percussionniste, ce n'est pas un métier facile. C'est un travail de haute précision qui sollicite autant le corps que l'esprit. À l'orchestre, la pression est très forte sur eux. Ils sont les musiciens qui ont le moins droit à l'erreur, tout doit être parfait dans la section de percussions et pourtant ! Dieu sait qu'ils se font souvent regarder de haut par ceux de leurs collègues qui ont l'honneur d'être assis plus près du chef... Mais, quels que soient leurs statuts professionnels, tous les musiciens ne sont-ils pas d'abord des artistes ? On dira que « l'état d'artiste » n'est pas une profession, que c'est une façon d'être, une vocation, un mode de vie... On dira encore qu'on ne choisit pas d'être artiste. Ou encore que c'est l'art qui nous choisit, que l'art est plus fort que la vie. Je veux bien, je veux bien... On ne veut toujours que le meilleur pour soi-même, ça va de soi. Mais il semble qu'en tant qu'artiste, on ne choisit pas le meilleur, c'est lui qui nous choisit. C'est tout de même un peu triste.

Pour échapper à mon statut d'artiste, je pourrais prendre un pseudonyme et faire quelque chose de différent. Ou peut-être, en fait, faire la même chose, mais en étant un peu quelqu'un d'autre... peut-être quelqu'un qui s'intéresse à la musique contemporaine, quelqu'un qui veut « penser la musique », et qui peut « parler la musique » haut et fort, car si le discours sur la musique s'affaiblit, à moyenne échéance, la musique elle-même risque de pâlir, son rapport au monde risque de devenir plus ténu. On doit faire un effort pour donner une plus grande place à la musique dans tous les types de littérature, pas seulement dans les revues spécialisées et dans les programmes de concert. Oui ! c'est aussi mon « devoir » que de parler de la musique. Mais plus encore, je crois, de « l'écouter ». Le compositeur n'a aucun contrôle sur ce qui est entendu, car l'écoute agit comme un filtre. C'est dire que la musique n'existe qu'à travers l'écoute et, au-delà de l'écoute, dans l'interprétation qu'en fait l'auditeur. L'auditeur est un interprète. Moi, et vous tous, nous sommes des interprètes de la musique ! Nous interprétons ce que les musiciens nous transmettent de l'œuvre du compositeur.

C'est seulement hier que j'ai pris pleinement conscience de mon rôle « au quotidien » dans la musique et dans toutes les autres formes d'art. J'avais allumé la radio pour me changer les idées. Je me rappelle assez bien ce que j'ai entendu durant les quelques minutes où j'ai laissé le poste en marche. La personne interviewée, un pianiste, répondait à des questions du genre : « Quand et pourquoi avez-vous choisi de vous consacrer à l'interprétation de la musique contemporaine ? » « Composez-vous ? » « D'où vient la relation particulière que vous entretenez avec l'œuvre pour piano de Pierre Boulez ? »

Une des réponses m'a frappée. Sous toutes réserves, je me permets de la reconstituer ici : « Je ne compose pas à proprement parler. Cependant, le travail d'interprète est déjà en lui-même un travail de création, un travail de composition, somme toute. Si vous voulez, le compositeur et l'interprète font partie de la même chaîne de montage, ils y exercent des fonctions différentes mais étroitement liées, le compositeur positionné en amont et l'interprète, en aval. Choisir son métier, c'est aussi choisir son mode de vie. »

« Choisir son métier, c'est aussi choisir son mode de vie. »

En entendant cela, je me suis tout de suite demandée si j'avais choisi mon mode de vie. Pour ce qui était de mon métier, c'était clair... Mais un mode de vie... Oui ! j'en avais un, je vivais ! C'est cette idée qu'on puisse, un jour, choisir son mode de vie comme on choisit la couleur de ses chaussettes qui m'avait frappée. Et, sans aucun doute, c'était un choix réversible. Aussi réversible que le choix de la couleur du fauteuil avec lequel j'entretiens une relation particulière, assez semblable, je crois, à celle du pianiste avec l'œuvre de Boulez. Chez moi, j'aime m'installer, confortablement, dans mon fauteuil de cuir vert foncé, dans ce fauteuil associé à la détente, à l'évasion et à l'oubli. La couleur dudit fauteuil est liée à son effet bienfaisant sur mes nerfs, le vert, étrangement, m'ayant toujours calmée. Ce n'est cependant pas pour cette raison que j'ai choisi de me procurer un fauteuil vert, mais bien pour m'assurer de sa bonne cohabitation avec la reproduction de Pollock qui orne le mur auquel il fait face. Cette cohabitation est parfaitement harmonieuse. Non que le vert soit véritablement prédominant dans le tableau, au contraire, mais je ne peux m'empêcher de croire que ces quatre jets de vert foncé – il n'y en a que quatre – sont porteurs d'un message, sont, d'une façon ou d'une autre, codés, et codés à ma seule intention. J'ai une relation assez singulière avec ce tableau en général et avec ces jets verts en particulier, et je me plais à faire du fauteuil l'écho et l'amplification de cette relation. Parfois, j'ai même l'impression d'être carrément assise à l'intérieur du tableau, comme, j'imagine, le compositeur est assis à l'intérieur de sa musique.

Mais le compositeur, à propos de quoi fait-il de la musique ? À propos de l'auditeur, sans doute. Aussi à propos de lui, jusqu'à un certain point. Sa matière première n'est pas le son, mais bien l'écoute, aussi paradoxal que cela puisse être. Cette préoccupation pour l'écoute est certainement largement répandue. Parler de l'écoute, jouer avec elle, c'est tenter de provoquer chez l'auditeur différents types d'écoute qui interagissent, se confrontent, s'entrechoquent. Pour obtenir une large palette de modes d'écoute, il faut utiliser une large palette stylistique, ne pas avoir peur des extrêmes à tous les niveaux. Par ce genre d'attitude compositionnelle, on prend possession de l'auditeur, on le guide et on lui permet de se découvrir.

Je vais maintenant me retirer en coulisses et « écouter » le concerto pour marimba et vibraphone de Nicolas Gilbert, interprété par la percussionniste Anne-Julie Caron.

2015.09.30

PROGRAMME MUSICAL : POÈME SYMPHONIQUE

SAINT-EXUPÉRY : DE CŒUR, DE SABLE ET D'ÉTOILES

COMPOSITEUR **LOUIS BABIN**

Enregistré en 2015 par
le Moravian Philharmonic
Orchestra, dirigé
par Petr Vronsky,
le CD de l'œuvre
est disponible sur iTunes.
Visitez le site Web
louisbabin.com



Le poème symphonique a été inspiré par l'œuvre littéraire et la vie d'Antoine de Saint-Exupéry.

Premier mouvement : « **Vol de vie** »¹

La musique évoque la disparition en vol de Saint-Exupéry, le 31 juillet 1944. La trompette symbolise la noblesse de caractère et le courage de l'aviateur.

Deuxième mouvement : « **Les adieux au Petit Prince** »²

L'aviateur dialogue avec le Petit Prince. Un instrument primitif qui tourne dans l'air au bout d'une corde, le rhombe, évoque le vrombissement de l'avion. Le glockenspiel devient la voix du jeune garçon, et le violon, celle de la rose.

Troisième mouvement : « **La Marche des hommes** »³

L'œuvre se conclut par un hymne à l'humanisme de l'écrivain, auquel le compositeur Louis Babin ajoute en surtitre cette citation de Saint-Exupéry :

« **Pour ce qui est de l'avenir,
il ne s'agit pas de le prévoir,
mais de le rendre possible.** »

DANIELLE SHELTON A RETROUVÉ
CES ÉDITIONS DES TROIS LIVRES
DANS SA BIBLIOTHÈQUE.



¹ On pense au roman *Vol de nuit* (paru en 1931) qui est, pour l'auteur et aviateur Antoine de Saint-Exupéry, un hymne à la nuit qui réveille les souvenirs et invite à la méditation, en même temps qu'un hommage aux pionniers de l'Aéropostale.

² *Le Petit Prince* (paru en 1943), un conte métaphorique écrit et dessiné par Saint-Exupéry, est l'œuvre littéraire la plus traduite et diffusée au monde.

³ *Terre des hommes* (paru en 1939) est une œuvre autobiographique dans laquelle l'auteur exprime ses valeurs humanistes : l'héroïsme, l'amitié, la quête de sens et de vérité...